

MENUS FAITS DE LA SEMAINE

Accidents. — Deux déraillements de trains de marchandises se sont produits, lundi matin, vers sept heures, un peu en avant du pont de la rue de Roubaix. Tous deux ont le reste peu important. A sept heures 10, le train de marchandises 7.042 venant de Roubaix, dérailait par suite d'une cause inconnue. Quelques fourgons furent renversés. Aussitôt, on se mit au travail pour débayer et remettre la voie en état. Dix minutes plus tard, le train de marchandises 8.705, venant de Mezin arrivait à son tour. Tandis qu'on faisait machine en arrière pour permettre à l'autre train de manœuvrer, un wagon sortit des rails. Mais, comme nous le disons plus haut, ces deux accidents n'ont eu aucun effet sur le service, et les trains n'ont pas subi de retard. — Mercredi matin, vers six heures, Melle Clara Leglet, 47 ans, papillonneuse, chez MM. Gh. Thiebaut et fils, rue de Paris, passait rue de Lille, lorsqu'un dans du numéro 74, elle tomba sur le trottoir. Sans sa chute, elle s'est débattit la cheville gauche. Relevée aussitôt, Melle Leglet, a été reconduite en voiture à son domicile, rue du Général, 2. M. le docteur Carrette, lui a donné des soins. — M. Léon Deboscchère, âgé de 65 ans, veilleur de nuit aux magasins généraux, faisait une tournée dans les magasins, mercredi soir vers onze heures, lorsqu'il laissa tomber son revolver. Le choc fit partir l'arme, et M. Deboscchère fut atteint au pied gauche. M. le docteur Cuisset, appelé aussitôt, a pu extraire la balle. Il a ordonné un repos d'une vingtaine de jours. — Un accident sans gravité s'est produit jeudi après-midi, vers trois heures, Grand-Place. Un fi téléphone, que des employés de l'administration étaient occupés à poser, tomba sur le trottoir du tramway et, pendant à peu près quatre mètres, alla toucher le cheval attelé à la voiture de M. Delcomillier. Le cheval, sous l'influence de la commotion électrique, se débattit et occasionna des dégâts à la voiture. L'accident n'a pas eu d'autres conséquences. — Incendies. — Un commencement d'incendie s'est déclaré jeudi après-midi, vers quatre heures un quart, chez M. Charles Desnucire, âgé de 54 ans, rattaché, rue Lamarine, maisons Demeij Les pompiers, qui avaient été prévenus, se sont rendus, rue Lamarine, mais ils n'ont pas eu à intervenir. Il s'agit d'un feu de cheminée. Les dégâts sont insignifiants. — Vols. — Dans la soirée de mardi, entre cinq heures et cinq heures et demie, des mailleuses inconnues ont pénétré chez M. Moerman, rue de Moscou, 96, et ont dérobé du linge qui séchait dans la cour. Une enquête est ouverte. — Mardi après-midi, l'agent de sûreté Six et le garde-champêtre Denève, ont arrêté, en venant d'un mandat d'arrêt, rue Achille-Tesselin, un jeune homme de 47 ans, Gustave Querieux, né à Nomain. Celui-ci était inculpé d'abus de confiance. Il a été écroué au dépôt, en attendant son transfert à Lille. — Dimanche matin, vers six heures et demie, deux mailleuses, restés inconnus, ont pénétré chez M. Dufermont, latier, rue du Lionnois, 17, en fracturant la porte d'entrée. Après avoir visité la maison, ils se sont retirés en emportant une somme de 15 francs. Des voisins les ayant aperçus, ont voulu les arrêter, mais les mailleuses les ayant menacés, ils les ont laissés partir. La police, informée, recherche les deux voleurs. — A la suite d'un rhumatisme. — St-Prouil (Charente), le 25 janvier 1903. Elu au régiment en 1880, j'ai été atteint de rhumatisme articulaire compliqué de palpitations de cœur. A la suite de cette maladie j'ai été longtemps souffrant et j'ai subi divers traitements sans succès. J'ai fait usage des Pilules Suisses. Elles m'ont fait beaucoup de bien. QUÉRIAUX (Sig. Hg.). Société Hertzig, 28, rue de Grammont, Paris.

Mouvoux
Si in est ju au mos de Mai...
Le soir même de l'inauguration de l'Hospice, me trouvant dans un estaminot voisin de l'Hospice, j'ai entendu un membre de la municipalité, disant textuellement : « Si in est ju au mos de Mai in ara troudis overt l'Hospice, et l'y'autes y feront avec ! »
Je n'ai pas voulu répondre à Louis Carlier, car étant anciennement un de ses amis en politique il n'aurait pas su faire autre chose que de m'insulter, j'aurais répondu et le cabaretier aurait été bien embêté d'une telle histoire. Mais il faut reconnaître que pour venir dire en plein cabaret qu'ils seront peut-être battus au mois de Mai, c'est qu'ils ne sont pas fiers du tout ni solidés sur leurs sièges, nos conseillers municipaux. Ils ont les « tromperies » comme dirait le Broutleur c'est déjà bon signe. En plus venir dire que les autres feront du mieux qu'ils pourront avec l'Hospice, cela veut dire que Louis Carlier et les autres conseillers ne sauront pas gouverner l'Hospice.
Je les mets au défi de trouver dans Mouvoux des ressources pour l'Hospice, autrement qu'en augmentant les contributions.
Et celui qui souffre des contributions augmentées c'est le tourneur. Si bien, que c'est le pauvre ouvrier qui paie toujours les dépenses du Conseil municipal. Voilà la vérité, citoyen Carlier, voilà ce que je n'ai pas pu voir dire en plein estaminot car je ne voulais pas nuire au cabaretier qui est un de mes amis. Lis ou le toupet de dire au Conseil qu'ils avaient 6.000 francs de recettes pour l'Hospice ! Où sont ces recettes ? Comme si les contribuables étaient assez gâtés pour avaler cette blague-là !
Qu'ils nous montrent leur recettes ! Qu'ils commencent plutôt par payer tous les journaliers de l'Hospice, tas de farceurs !
J'ai eu vous dans le temps, mais j'ai bien vu que vous n'étes personne sincère ni libre, et que le Dompieur vous faisait tous danser comme il voulait à la « Marie, vous ne cherchez qu'à piacer vos connaissances sans voir le vrai mérite ; puis tard je racconterai de très curieuses histoires. Vous ne riez pas toujours ! D'abord qui est-ce qui est trahi à Mouvoux ? Est-ce vous ou Monsieur Vincent ? Qui est ce qui a fait hénir l'Hospice ? Est-ce lui ou vous ?
Regardez votre collègue ; il obtient tout ce qu'il demande, une bourse pour son garçon, l'arrêt du tramway en face de son cabaret, les réunions du comité des directeurs etc... etc. ! Et vous ! On ne vous a même pas donné une corde de décoration ? Le Préfet devrait venir inaugurer l'Hospice il n'a pas même envoyé un conseiller de Préfecture ? ?
Les journaux ont dit que nous étions quatre-vingt à table, on était à peine soixante, et encore, c'était tous des invités étrangers qui sont venus manger à nos frais. Et puis le soir, vous allez blaguer dans un cabaret près de l'église, qu'il n'a pas de Dieu et encore acinus de maître, alors que tout le monde sait à Mouvoux que vous avez fait éléver vos filles par des religieuses. Vous leur vendiez même beaucoup de pains par an, et vous êtes content assez de les conduire vous-même à leur pensionnat. Avouez que c'est de la pantomime en politique, tout cela. En tout cas vous n'êtes pas libre devant le maître et vous n'osez pas marcher contre lui.
J'avais toujours pensé que vous auriez eu le courage de faire ce que vous avez dit tant de fois, mais je vois que vous êtes derrière un bourgeois, et que lui obéissez en tout. Vous avez dit une fois, que l'autre adjoint était le lèche-bottes du Maire, et que vous ne vous trompiez pas. Je me demande si vous êtes mieux que lui ! Et quand je pense que vous auriez pu avoir avec vous tous les vrais républicains de Mouvoux !
Un ancien Radical.

COMPTOIR des COLONIES
2, Rue de l'Est, 2
(Près des Rues de la Cloche et Verte-Feuille)
— TOURCOING —
SPECIALITÉ DE CAFÉS FINS
Seule maison à Tourcoing, faisant exclusivement le commerce des Cafés, avec participation des clients dans les bénéfices sous forme de Primes absolument gratuites.
Le COMPTOIR DES COLONIES doit sa bonne renommée à la bonne qualité et au bon marché de ses cafés.

CROIX
Les ténèbres croisiennes
Dimanche dernier un de nos amis a pu en un instant avec le moins bavard de nos conseillers de la majorité, le citoyen Sprit Auguste, pour le nommer, un deserviblement muet qui depuis sept ans et demi qu'il siège au Conseil n'a pas prononcé quatre mots en séance. — Dans sa machine à voter Desbarbieux exige des rouages silencieux.
D'après Auguste Sprit, il ne sera plus candidat parce qu'il n'en a assez ; il serait curieux de savoir de quoi il a assez. C'est comme Dujardin qui se déclare écœuré, de quoi est-il écœuré ?
D'autre part j'ai appris que le citoyen Turpin n'en veut plus parce qu'il est fatigué. D'où provient donc cette fatigue ? Fatigué aussi serait Bertin mais, celui-ci est si... onduyant qu'il faut accepter ses dires que sous toutes réserves.
Le vicier Golpin se retirerait ainsi que Dubar ; Forter, Debock et Dupriez seraient débarqués mais jusqu'au dernier moment, Florimond l'ingénieur s'ingéniera à les amadouer. C'est n'est que pour la fin qu'il leur cassera l'encensoir sur le nez.
Si Forter, Debock et Dupriez doutaient de cette information, ils peuvent, comme je l'ai fait, chercher à savoir ce qu'est exactement ce sont rendus un de ces derniers soirs Desbarbieux, Lécrivier et Clarisse pour s'y rencontrer avec des politiciens qui s'intitulent radicaux-socialistes et dont l'un s'est tout au moins égéré dans cette compagnie puisque chaque dimanche il assiste à la messe, (ce qui n'est pas un crime à mes yeux).
Pour la faction Kimpiste actuellement réduite à trois unités (les Trois Français pour ainsi dire) il est presque sûr qu'il désarmeront, étant donné que le P. O. F. serait bien empêché de trouver deux candidats puisque leur parti à Croix ne compte guère que dix-neuf militants, presque tous illettrés, enrégimentés sous la férule Deloroguesdite. Aucun d'eux ne surpasse les capacités de Kimpé, de Devost et de Bettens et cela ne fait guère souhaiter leur arrivée aux affaires municipales. Informé Kimpé qui, selon l'affirmation de Desbarbieux en pleine séance,

Luminol
Savon pour le Linge
les Laines, les Flanelles
et le Ménage
VICTOR VAISSIER
HORS CONCOURS

WASQUEHAL
Il n'y a que la vérité qui blesse
Nous avons fait paraître précédemment plusieurs articles qui ont donné à mettre la puce à l'oreille des édiles sociaux de Wasquehal. Ils ont paru très furieux après le Courrier de Tourcoing, cela nous fait plaisir, c'est que nous disons la vérité, que voulez-vous, il n'y a que la vérité qui blesse. Seulement, nos articles, s'attaquent et rendent responsables de ces articles des personnes qui n'en sont absolument pour rien.
Nous devons leur dire que les renseignements de Wasquehal ne nous viennent d'aucun des membres du comité de l'Union Sociale et Patriotique. Ils nous sont fournis par une personne étrangère à la politique. Maintes fois et dans l'un ou l'autre des articles nous n'avons pas dit le vrai, que ceux qui ont été épiqués veulent bien nous le dire, nous sommes à leur disposition. Mais ils ne se feront pas !
Dur morceau à digérer !
C'est égal, quand on y pense, le joli titre qui forme l'administration municipale de Wasquehal, ne doit pas facilement se consoler de ne pouvoir prendre part aujourd'hui au scrutin pour l'élection d'un sénateur. On dira ce qu'on veut d'« un dur morceau à digérer » pour ces grands hommes.
Etre admis, être adjoints dans une commune et n'être pas reconnus dignes d'aller représenter les administrés à une élection sénatoriale, c'est plus fort que de jouer au hochon... comme on dit à Wasquehal.
Quel camouflet ! Quelle humiliation ! et dire qu'il subit tout cela sans sourcilier, vraiment il ne faut pas avoir beaucoup de cœur au ventre... Mais que voulez-vous quand l'orgueil est plus fort que la dignité, on devient aveugle d'ambition quand on veut paraître à tout prix on se fêce de son amour propre.
Pour terminer, nous estimons que les habitants de Wasquehal peuvent se flatter de leurs députés, car eux au moins, ils n'ont pas voté pour un Jacobin ou un révolutionnaire.
Ce serait certainement le contraire si la majorité du Conseil municipal était encore socialiste.

La fête des Rois
Un fait extraordinaire vient de se passer à Croix, fait sans précédent dans les annales du grand école socialiste.
Chacun sait que quoiqu'étant en République, beaucoup de familles se réunissent à la St-Epiphanie pour « tirer les rois » ; jusqu'ici rien d'extraordinaire, mais ce qui est devenu intéressant, c'est que notre citoyen Maître Florimond l'ex-caissier officiel du parti ouvrier Croisien, a voulu lui aussi fêter les Rois et à cet effet convoqué quelques purs et mêmes impurs, puisque c'est par un invité que j'ai pu apprendre cette grande innovation.
Un maire socialiste-révolutionnaire étant le jour des Rois en grande pompe. Le vin et l'eau du Jourdain transformée pour la circonstance, ont paru-là coulé à flots, et, chose plus remarquable encore, et qui est bien faite pour rendre jaloux tous les envieux, notre citoyen maire a eu une fois de plus la main heureuse en prenant un billet, que lui présentait un de ses enfants. Ce billet lui donnait en effet le titre de Roi avec tous ses pouvoirs. Alleluia !
C. Deoninck.

Piquant contraste
Les journaux qui protègent le sieur Desbarbieux nous apprennent complaisamment que M. Carré, était en 1870-1871, secrétaire particulier d'un sous-préfet de la Défense Nationale, c'est parfait et nous sommes allés même à Croix quelques anciens soldats qui se rappellent les souffrances terribles qu'ils ont endurées pendant la campagne d'invasion.
Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.
On nous dit que l'honorable secrétaire de la Mairie a un fils officier dans l'armée coloniale. Cela prouve indubitablement que M. Carré, prole que le patriotisme est l'une des grandes vertus civiques dont l'homme doit s'honorer et certes tout citoyen digne de ce nom ne peut que s'en féliciter.
Il va se trouver en contact quotidien (jusqu'en mai prochain, époque du balayage) avec un individu que M. Marius Vيران, souffleta, dans le journal l'Avenir, de l'épithète de misérable pour avoir osé dire publiquement qu'il fallait du courage pour désertir. Il est vrai que, depuis l'Avenir à découvert des encensoirs pour flagorner Desbarbieux.
Mais le contraste n'est-il point piquant à relever ? Et M. Carré, patriote éclairé, et son fils qui porte si dignement l'uniforme français, sauraient-ils avoir autre chose que du mépris pour le monsieur qui s'est distingué par une si ignoble pression de foi ?
Poser la question c'est la résoudre.
Un combattant de 1870-1871.

Choses et autres
A la ligue des droits de l'homme.
A la formation du comité quand on proposa la Vice-présidence à maître Hattu, quel qu'un fit part de ses doutes sur l'antichristianisme de cet ancien enfant de chœur. — Mais ce dernier de répondre aussitôt :
« J'ai fait mes preuves ;
« C'est insuffisant, lui répond-t-on ;
« Insuffisant, comment cela ?
« Nous attendons que vous vous soyez fait enterrer civilement !
« !!!!!!
Un bourleur.

Mots pour rire
Un fermier trouve un de ses ouvriers nouveaux venu, couché sur son ouvrage.
— Comment ! s'écrie-t-il, vous me dites que vous n'êtes jamais fatigué et je vous trouve en train de dormir ?
— Bien sûr ! si je ne dormais pas, je serais fatigué comme les autres !

VARIÉTÉ
SOUS LE GUI
(Histoire de Noël)
par JEANNE FRANCE
DEUXIEME PARTIE
(suite)
Aux rires doux et vibrants des jeunes filles, avaient succédé, au château de Molléac, des rires signés de fillettes quelque peu indisciplinées. Deux années s'étaient écoulées. Les jeunes mères, sauf la petite Marquise Anne-Marie, la femme d'Hubert, avaient connu les deuils, les douleurs de l'existence, et se bornaient à gravement sourire, ne riant plus.
Mais la fille d'Yselt, l'ardente Mikéline, et la fille d'Amélie, la joyeuse Annette, suffisaient à flécher la bryante gaieté, fort bien secondées d'ailleurs en cette tâche par le grand cousin Alain, qu'éelles touchent très grand (quatorze ans), et sa petite sœur Hubertine qu'éelles déclaraient petite fille (huit ans) du haut de leur onzième année révolue.
Les deux mères éprouvées étaient venues, en leur veuvage, se réfugier dans le château familial : Amélie, cependant, n'avait pas de deuil à porter ; l'industriel avait simplement disparu, après de manvales affaires compliquées de faux, puis d'être la prison. Généreusement la marquise avait payé ; mais le hanni volontaire ne donnait plus de ses nouvelles, ignorant cette générosité qui avait touché sa femme au tréfonds de l'âme.
La comtesse de Gérodis, elle, était tellement jeune ! le mari qu'il n'avait pas se le rendre bon

Elle soupira et se dirigea vers le bondoir de sa grand-mère ; M^{me} Perrassier soupira aussi et joignant les mains à la dérobée, jeta avec fervor vers le ciel l'invocation tant redite :
— Mon Dieu, ayez pitié ! Permettez-moi de réparer ma faute.
Elle croyait à une punition divine : ses malheurs lui semblaient le châtiment de son ingratitude, de son abominable trahison.
Les enfants trépassaient à la porte, soigneusement fermée : l'endivière Mikéline et allait d'un train tel qu'on se demandait si l'antique serrure résisterait. Rapidement, une immense toile, tombant du lustre, enveloppa l'arbre de Noël : toute lumière fut éteinte... Le feu lui-même fut couvert de cendres... Et la porte fut ouverte sur les ténèbres.
— Oh ! il n'y a rien, il fait noir ! crièrent les petites voix désappointées.
— C'est comme ça dans la vie, petites, pontifica Alain. On attendait quelque chose de beau... plus rien !
— Venez par ici, enfants, fit la douce voix de la Marquise Anne-Marie. Suivez-moi... Là-bas, il fait chaud et clair, et Bonne-Maman vous contera une histoire.
Elle ouvrit la porte du parloir : on se précipita ; Mikéline se marqua point l'occasion de riposter au grand coup.
— Tu vois, il ne fait pas toujours noir dans la vie ! Et puis, ce soir, l'arbre de Noël, avec ses mille lumières !...
— Ses joujoux, ajouta Annette.
— Ses bonbons, conclut Hubertine.
Grand-Mère prodigua les baisers, les câlineries, les douces paroles ; mais vite elle s'interrompit pour demander à la femme d'Hubert si l'on avait des nouvelles du cher mari.
Un peu triste, Anne-Marie dut répondre par la négative ; et pourtant il était débarqué depuis deux jours, et avait formellement promis

d'être là pour la veillée de Noël.
— Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, essaya de dire l'aïeule, encourageante. S'il est en retard, ma chère fille, c'est qu'il nous prépare quelque jolie surprise.
Puis, vivement sollicitée, les trois jeunes mères et les quatre enfants groupés autour d'elle, la vieille dame redit à nouveau la légende de damoiselle Yselt, encore ignorée des fillettes. Mikéline se passionna.
— Dites, Grand-Mère ?... Et puis ? Et puis ?... Et puis encore ? — faisait-elle fébrilement sur plus court arrêt. — Alors, elle s'est sauvée ?... Où est-elle allée ?... C'était pour se faire chercher par le beau Chevalier ?... Et on ne l'a plus trouvée ?... Et elle est morte ?... Oh ! dans la tour du nord, dans la grand coffre !... Je le connais bien, le grand coffre... Dites... encore, encore !...
— Mais c'est fini, ma Mie, conclut enfin la bisseule. On a retrouvé plus tard des ossements et des bijoux, au fond du bahut.
— Et elle revient... Oh ! je sais bien qu'elle revient... Anka ! la vue... elle me l'a dit... Je voudrais tant la voir !
— Petite folle ! gronda Alain. Ce sont des superstitions. Les morts ne reviennent pas.
— Si, ils reviennent ? Et d'abord, qu'en sais-tu ?
Une vive discussion s'engagea. Tout à coup, elle fut interrompue par un cri de joie.
— Papa ! Papa est là !... Mon oncle ! Ah ! Hubert, enfin !...
Il fut entouré, embrassé, étouffé de caresses. Depuis quelque minutes il était là, regardant, écoutant, charmé par le gracieux tableau de cette jeunesse entourant l'aïeule.
Derrière lui, quel qu'un écoutait et regardait aussi, quel qu'un dont les cheveux bruns étaient soulevés de fil en fil, dont les traits étaient ravagés, dont les yeux révélaient une tristesse profonde. Quand on assigna l'heureux mari, l'heu-

reux père, cet inconnu soupira, voulut sourire, sentit se contracter ses lèvres, et se déroba davantage encore dans les plis de la portière.
Mais brusquement le jeune marquis se souleva, et débarrassant l'aïeule qu'il interrogeait,
— Je ne suis pas seul... Si je suis en retard, c'est que j'avais un enlèvement à accomplir : il m'a fallu y procéder en personne. Voici le fruit de mon rap.
Et il poussa son compagnon vers la Marquise et les jeunes femmes. Seule, Yselt le reconnut, et balbutia avec émotion le nom de Michel ; mais tout aussitôt, en une tranquille aisance :
— M. Hérad... Quelle bonne surprise ! Comme Hubert a bien fait !
On lui nomma les enfants ; le prénom de Mikéline, (celui de l'aïeule), lui fut comme une vague joie et avec effusion il embrassa la fillette. Celle-ci, gentiment hardie, fit inconsciemment de la joie indistincte une joie véritable, en déclarant au nouveau venu qu'il lui plaisait, qu'elle le connaissait bien, maman et l'oncle parlant souvent de lui, et que puisqu'il était le mari de l'oncle Hubert, elle voulait qu'il fût aussi le sien. Dans l'explosion de la gaieté générale, il prononça sérieusement de lui être tout donné sur terre et sur mer.
En un moment où l'étranger se trouva isolé, tout le monde écoutant les récits du jeune officier de marine, M^{me} Perrassier s'approcha de lui.
— Je voudrais vous parler ce soir même, pendant que tous seront absorbés par l'arbre de Noël...
(à suivre)